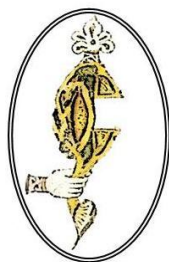


## LE PREMIER SILLON



ПРВА БРАЗДА  
PRVA BRAZDA

**MILOVAN GLIŠIĆ**

© Traduit du serbe par Velimir Popović

**Février 2013**

Au bout du village de Velika Vrbica, sur la hauteur qui s'étendait jusqu'au pied de la montagne de Vratarna, on apercevait d'ici – des Latkovački Pogledi, une modeste maison paysanne, flanquée de deux appentis.

C'était la maison de la veuve Miona.

Son époux Sibin était mort à la guerre, loin, au-delà des Gorges de Janko.

On racontait encore les exploits et le courage de Sibin. Quiconque parlait de lui au village, s'entendait dire: « Que Dieu ait son âme !... »

Sa veuve devint l'unique soutien de la famille, avec trois orphelins à charge, deux garçons et une fillette qui se suivaient de très près. L'aîné, Ognjan, n'avait que sept ans.

Il n'est de pire malheur pour une maison paysanne que de rester sans père de famille.

Le même malheur avait frappé bien d'autres maisons encore dans le pays. Après avoir fait le deuil de leurs maris, de nombreuses veuves s'étaient remariées deux ou trois ans après, d'autres préférant retourner dans leurs familles, où un frère ou un cousin remplacerait le père de leurs enfants.

La veuve Sibin, elle, ne voulut pas suivre l'exemple de ses compagnes de malheur. Intelligente, travailleuse, elle n'hésita pas à s'attaquer aux durs travaux des champs...

Elle s'imaginait tout le temps que Sibin reviendrait un jour et qu'alors elle ne pourrait supporter son regard quand il verrait sa maison délabrée et déserte !...

Son défunt mari avait deux frères et beaucoup de neveux, tous des gens appliqués, intelligents, généreux. Pas un jour ne se passait sans que l'un d'eux ne fit un saut chez Miona – pour lui donner un coup de main.

De tous, c'était Jelenko, le frère cadet de Sibin, qui aidait le plus Miona.

Plus d'une fois, il lui dit :

– Pourquoi, chère belle-sœur, tu ne m'écoutes pas ? Pourquoi tu ne viens pas habiter chez nous ? Pauvre de toi, ne vois-tu pas qu'avec tes enfants, tu n'arrives pas à joindre les deux bouts ?... Tu ne sais plus où donner de la tête, ma pauvre... Aurais-tu des mains au centuple que, seule, tu n'arriverais pas à faire tout ce que tu dois faire. Viens au moins le temps que tes enfants grandissent un peu ...

– Ce n'est pas possible, cher cousin, répondait Miona en soupirant.

– Mais... pourquoi, chère cousine ? Chez nous tout serait plus facile, plus commode pour toi.

– Comment pourrais-je, mon brave, quitter cette maison, éteindre le feu de cet âtre qui, le premier, chauffa ces orphelins ? Que leur répondre si, plus tard, ils me demandaient : « Maman, à qui est cette maison envahie de mauvaises herbes où personne n'ose entrer, fût-ce de jour ? » Si je t'écoutais, cher beau-frère, tout le pain et le sel que j'ai mangés avec Sibin dans cette maison me resteraient en travers de la gorge ! Que Dieu m'en préserve ! Jamais, cher beau-frère ! Jamais ...

Il ne restait plus à Jelenko qu'à hausser les épaules, atteler ses bœufs à la charrue et aller labourer le champ de Miona qu'il fallait emblaver.

Pour les travaux agricoles trop pénibles pour une femme, tels le labourage et les semailles, les braves alliés de Miona étaient toujours présents, comme s'il s'agissait de leurs propres champs. Elle-même se chargeait d'autres travaux plus aisés : le bâchage, le sarclage, la moisson. Jamais elle ne disait que cela lui était difficile. Quand, là encore on lui proposait de

l'aide, elle se sentait presque fâchée. Et, d'ordinaire, répondait :

– Non, merci ! Vous m'avez déjà secourue quand c'était dur, pour le reste je peux me débrouiller toute seule.

\* \* \*

Une à une les années passèrent. Miona s'était bien habituée à la solitude et au labeur, si bien qu'à présent il lui semblait qu'il ne pouvait plus en être autrement. Les enfants avaient grandi. Ognjan entamait sa quinzième année. Il était collégien. Et excellent élève. Dušanka avait treize ans révolus. La plupart du temps elle remplaçait sa mère dans l'accomplissement des tâches domestiques. Si, aux aurores, Miona allait aux champs pour faire avancer la moisson, ou au pré monter en meules le foin fauché la veille par Jelenko, elle avait la certitude d'avoir à midi, à son retour, son déjeuner prêt. Dušanka y veillait à la manière d'une vraie semainière. Elle savait même faire une fougasse. Senadin était dans sa neuvième année. S'il lui arrivait encore de faire une sarbacane dans une branche de sureau, il n'en était pas moins capable de conduire les moutons au pâturage. Il se rendait utile, lui aussi.

Dieu soit loué, les petits de Miona étaient gais et en bonne santé, raisonnables et appliqués. Ils étaient vêtus comme les enfants des maisons les plus aisées. Quand elle les observait, Miona sentait son cœur se gonfler.

– Mes jolis petits oiseaux ! se murmurait-elle souvent en soupirant. Dieu tout puissant, exauce mon vœu et donne-moi la santé et la force jusqu'à ce que ces petites ailes puissent voler seules.

Dieu est bon. Il entendit ce vœu venant du fond du cœur d'une veuve, unique soutien de la famille.

Les hommes du village admiraient la vaillance de Miona. Ils faisaient son éloge et la donnaient en exemple à leurs femmes quand elles se laissaient aller à paresser. Une chose, pourtant, leur semblait bizarre : comment avait-elle pu, seule comme elle était, se séparer d'Ognjan en le scolarisant. Cela sonnait comme un reproche aussi.

Même Jelenko le lui reprocha lors d'une visite-éclair qu'il lui rendit avec son oncle, le vieillard Jezdimir, quand, après une conversation à bâtons rompus, il apostropha sa belle-sœur :

– Voilà, tout le monde admire la façon dont tu es parvenue à joindre les deux bouts... Certes, travailleuse, intelligente, tu l'es. Mais tu as quand même fait une folie...

– Laquelle, mon cousin ? demanda Miona en coulant un regard étonné sur Jelenko.

– De ne pas garder à la maison cet enfant qui, à tout le moins te donne un coup de main. Il y a tant de gens plus aisés, de familles plus nombreuses qui, pourtant, ne peuvent se séparer de leurs enfants. En plus, tu es pauvre, une martyre consommée...

– Je ne tiens pas, cher beau-frère, à ce que mes enfants soient les derniers du village ! répondit promptement Miona tandis que ses joues s'empourpraient légèrement. – Feu mon Sibin, Dieu ait son âme, exprimait souvent son désir d'envoyer Ognjan à l'école. Je n'ai fait qu'accomplir ce désir. Si je me suis donné tant de mal toutes ces années, je pourrai m'échiner pendant quelques temps encore.

– Certes, chère cousine, intervint le vieil oncle Jezdimir, tout cela est bien beau, mais le fait est que tu es toujours seule à travailler dans la maison et même une petite aide te serait utile et la bienvenue...

– Alors sachez qu'à la Saint-Pierre mon Ognjan aura terminé son instruction et rentrera à la maison. Mais si Dieu me prête la santé, dès l'automne j'enverrai Senadin à l'école aussi. Je ne veux pas que mes enfants aient des yeux et ne puissent lire ! rétorqua Miona sur un ton si assuré et tranchant que ses interlocuteurs en restèrent sans voix. Après avoir échangé quelques propos sur d'autres sujets, ils se levèrent et partirent.

– Maîtresse femme ! dit doucement le père Jezdimir quand ils furent à bonne distance de la maison de Miona.

\* \* \*

C'était le carême. L'hiver était en train de passer. Plus de vent cinglant soufflant de l'est ni de bise glaciale. Maintenant c'était le vent du sud qui jouait avec les branches dénudées des hauts hêtres et se propageait depuis Župa jusqu'à Željnj, Neradje et Kopaonik. La neige fondait presque partout. Seule la neige de Suho Gudište se moquait du vent du sud, elle fondrait beaucoup plus tard, avec les chaleurs de juin.

De tous côtés fourmillaient les braves paysans qui s'affairaient aux champs et labouraient en chantant avec l'espoir d'une bonne récolte.

Vers midi seulement Miona revint du bourg où tôt le matin elle s'était rendue pour voir Senadin. Elle avait tenu parole : à la Saint-Pierre Ognjan avait eu son diplôme de premier cycle du second degré, et aussitôt après la Transfiguration, elle avait inscrit Sénadin en 6<sup>e</sup>.

À peine Myone se fut-elle engagée dans le verger, que Dušanka sortit précipitamment de la maison et, portant un cabas bariolé bien rempli, pressa le pas.

– Où vas-tu, Dušanka ?

« Zut... la voilà déjà de retour ! » songea Dušanka, confuse, l'air contrariée. Puis elle se reprit :

– Tu tombes bien, maman, comme ça il y aura quelqu'un à la maison. Moi, j'allais rejoindre mon frère.

– Ah ! Et où ça ?

– Au champ, là-bas, derrière les essarts. Il m'a demandé de lui apporter son déjeuner.

– Alors il ne vient pas déjeuner à la maison ?

– Euh... non.

– Et pour quelle raison ?

– Il est parti avec les bœufs et la charrue.

– Ha ! s'exclama Miona. Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt, ma drôle de fille ? Allons, passe-moi ce cabas. Je vais le lui porter.

– Non maman, tu es fatiguée... Laisse-moi faire. Et puis...

– Et puis... quoi, ma chérie ?

– Eh bien, mon frère m'a demandé de ne t'en rien dire tout de suite. Je veux faire plaisir à maman, a-t-il dit.

– Que le ciel me le rende heureux ! Non, je ne suis pas fatiguée, mon enfant, même pas par le trajet du retour. Ce n'est pas bien de ne m'en avoir pas parlé tout de suite, ma fille. Je ne connaissais pas ce trait de caractère de mon fils. Va, passe-moi ce cabas, il est déjà passé midi. Il y a longtemps qu'il est parti ?

– Pas tellement. Il doit y être à peine, maintenant.

Miona attrapa le cabas, y jeta un œil et s'en fut à pas rapides.

Dušanka resta figée devant la maison, accompagnant d'un étrange regard sa mère qui s'éloignait.

\* \* \*

Le champ derrière les essarts n'exigeait guère plus de deux jours de labour. Sa terre était pauvre mais si l'année était bonne, elle pouvait donner deux à trois gerbiers de blé de printemps.

A peine Ognjan avait-il fait son premier sillon et allait-il le recréuser en sens inverse, que sa mère apparut devant lui.

– Ma foi, mais c'est bien mon diplômé qui travaille comme un grand ! s'exclama joyeusement Miona qui se précipita et couvrit son fils de baisers.

Ognjan parut un brin surpris.

– Eh bien, heureux travail, jeune maître de maison ! poursuivit-elle en exprimant son admiration pour ce premier sillon, si profond. – Folle que je suis, je babille quand toi, mon laboureur, tu es bien fatigué... Mais voici le déjeuner que t'a préparé ta petite sœur...

Sur ces mots, Miona sortit un napperon du cabas, l'étendit sur l'herbe bordant le champ et y disposa le « menu » : du sel, quelques oignons et pommes de terre rissolées, une petite fougasse et un morceau de fromage, avec une gourde de vin.

– Ha, dis-donc, ma Dušanka a même prévu du vin ! Ma grande, elle sait ce qu'il faut à un homme fatigué... Détèle ta charrue mon fils, tu as assez travaillé pour aujourd'hui.

Et elle fondit en larmes.

– Qu'as-tu, mère ? s'inquiéta Ognjan en s'asseyant. Tu pleures.

– Non, mon fils, ce n'est rien. Maintenant je ris. Mais sers-toi, tu as faim, j'en suis sûre. À dire vrai, je me suis un peu attardée là-bas, dans le bourg... Si seulement tu savais combien le maître apprécie Senadin...



– Assieds-toi, mère, déjeunons ensemble, fit Ognjan en rompant pour elle un morceau de la fougasse.

– Ne te soucie pas de moi, mon fils, je déjeunerai à la maison, Dušanka m'attend, répondit Miona tout en restant debout pour servir son fils, telle une servante. Tu me crois fatiguée moi aussi. Ce n'est pas le cas, mon Ognjan. Je peux tenir longtemps debout, mon fils ! Maintenant mange, prends ton temps, tu n'es pas obligé de labourer tout le champ dans la journée. Dušanka m'a dit que tu travailles en vrai laboureur. Et moi qui croyais qu'elle blaguait, cette coquine !...

Et de nouveau les larmes l'inondèrent. Elle les essuya avec ses manches et sourit.

Cette fois Ognjan était déconcerté. Une chaleur lui rougit le visage. Il semblait vouloir parler mais les mots ne venaient pas.

A nouveau, comme à un enfant, elle lui dit de manger et, toujours debout, elle se mit à lui parler, à dire qu'elle utiliserait ce blé les jours de fête pour faire les galettes des Rois, le gâteau pour la Slava<sup>1</sup> et autres pâtisseries. La meilleure farine était celle du blé ancien.

– Seulement si l'année est bonne, fit remarquer Ognjan. Tu n'ignores pas, maman, que la terre ici est la plus pauvre de tous nos champs... Chaque année, ou presque, le grain est ergoté.

– Oh, mon fils, l'année sera bonne... Elle doit être bonne ! Pareille terre est introuvable même à Morava. Jamais il n'y a eu l'ergot ici, jamais la jusquiame n'a poussé ici. Tu verras par toi-même quel beau froment donnera cette terre.

Son déjeuner fini, Ognjan se leva, remit la charrue et aiguillonna les bœufs avec un bâton

---

<sup>1</sup> Fête familiale en l'honneur du Patron de la maison. (NdT)

Sa mère resta debout pour observer son fils qui, tel un petit coq, sautillait en maniant les mancherons de la charrue pour la faire s'incliner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La tâche était rude, et les bras d'un adolescent sont frêles.

Plusieurs fois Miona voulut aller au sillon aider son fils, mais elle n'osa pas, sans savoir pourquoi.

Alors elle ramassa son cabas et reprit doucement le chemin de la maison.

Maintes fois elle se retourna pour jeter un regard sur son fils... Elle le vit entamer son troisième sillon.

Une joie étrange la saisit, inexplicable : elle avait envie de pleurer et de rire à la fois. Puis elle se lança, à part soi, dans un monologue : « Enfin, mon tour est venu d'être comblée par la providence ! Ne suis-je pas heureuse ? Qui le dit ? Je suis heureuse, même très heureuse. Et puis j'ai un fils, un maître de maison ! Plus besoin des coups de main des autres... C'est fini ! ... Un tel gars, personne n'en a. Il laboure... Même Jelenko ne sait mieux faire !... Quel gaillard que mon fils !... Et si Dieu le veut, d'ici un an ou deux je lui trouverai une compagne. Ô, Seigneur, on chantera de nouveau dans ma maison !...

Dušanka n'avait jamais vu sa mère plus joyeuse qu'à ce retour du champ derrière les essarts...

Elle revenait à la maison en fredonnant gaiement un chant paysan.

Première édition en serbe : 1885